

morts. On a proposé en conséquence de faire manger aux dyspeptiques des pancréas de pigeon, beaucoup plus développés proportionnellement que ceux des autres volatiles, et préparés de manière à en faire un aliment acceptable. Je n'ai assisté qu'à un seul essai de ce genre, assez prolongé, malgré l'extrême répugnance qu'il inspirait : le résultat en a été nul.

Quant au *suc gastrique*, proposé par le docteur L. Corvisart, il a pu être retiré de l'estomac des animaux vivants, desséché et réduit en une sorte de poudre qu'on fait prendre avant ou après les repas. Les premiers essais, comme cela arrive souvent, ont paru offrir des résultats encourageants ; mais je dois dire que rarement, à ma connaissance, ces succès se sont soutenus, que la plupart des praticiens avec lesquels j'en ai causé, n'ont pas même obtenu ces succès éphémères. Quant à ce qui me concerne, j'ai pour règle, comme je l'ai dit, de traiter les dyspepsies par l'hygiène, de ne recourir aux remèdes que dans les cas d'insuffisance bien constatée du régime, et surtout de l'éloignement complet de toutes les causes qui ont concouru au développement du mal. Or, ces cas sont des exceptions, et avant de recourir aux pancréas de pigeon ou au suc gastrique des animaux, je cherche à remplir toutes les indications étiologiques précédemment énumérées, à réunir toutes les conditions hygié-

niques de régime ; j'y joins dans quelques cas l'emploi des amers ou des eaux minérales, etc. Rarement le mal résiste, et les occasions d'employer les sucs pancréatique ou gastrique m'ont le plus souvent échappé. Lorsque je les ai essayés dans ces circonstances, l'effet a été nul ou douteux. Il est d'ailleurs à remarquer que pour les employer à propos, il faudrait avoir des signes à l'aide desquels on reconnaîtrait que la dyspepsie en présence de laquelle on se trouve, est due à une altération de ces sucs ! Or, la science ne possède pas actuellement ces signes ; les possédera-t-elle un jour ? Jusque-là on est réduit à essayer ces remèdes à tout hasard, et à jeter, dans un estomac qui souffre, un remède suggéré seulement par la théorie, et qui ne peut être utile que dans une *condition supposée*, dont *aucun signe positif* ne saurait, aujourd'hui du moins, *démontrer l'existence*. Enfin, au milieu de ces essais de remèdes, la chose principale, c'est-à-dire le régime, se trouve presque inévitablement reportée sur le second plan.

Il n'en est pas tout à fait de même de l'emploi du *fiel de bœuf* ; que j'ai moi-même prescrit à quelques malades et recommandé dans certaines dyspepsies, dans lesquelles le cours de la bile étant entravé par suite d'une affection du foie lui-même ou de ses conduits, l'absence de ce liquide détermine dans la digestion intestinale des troubles, auxquels on peut

en partie remédier, en portant dans les voies digestives, avec les aliments, une certaine dose de la bile du bœuf ou d'un animal carnivore. Ici, on n'agit pas au hasard : la couleur blanche des matières fécales ne laisse aucun doute sur l'absence de bile dans les intestins; et d'autre part, sa présence dans d'autres parties où elle ne devrait pas se trouver, dans l'urine, dans le sang, dans tous les tissus de l'économie, dans la sclérotique, dans la peau en particulier, vient encore confirmer ce fait. Il en est tout autrement des altérations du suc gastrique et du fluide pancréatique qui sont à peu près insaisissables pendant la vie.

En conséquence, dans ces cas de dyspepsie avec coloration ictérique des parties extérieures, et décoloration des matières fécales, j'ai pour usage d'associer aux aliments que me paraît réclamer l'état des organes, les pilules de fiel de bœuf, en nombre suffisant pour atteindre la dose d'un demi-gramme à un gramme à chaque repas. J'y associe, dans le cas de constipation, un dixième de savon médicinal ou de diagrède, et dans les cas de paresse des organes digestifs, quelque extrait amer comme ceux de taraxacum ou de gentiane. Sous l'influence de ce moyen, on observe le plus souvent quelque amélioration dans les fonctions digestives, lorsque le foie lui-même n'est pas sérieusement lésé; la production des gaz, ordinairement augmentée par la

rétenion de la bile dans ses conduits, diminue, et une partie des souffrances abdominales s'évanouit, en même temps que les fèces reprennent une couleur presque normale par leur mélange avec la bile *d'emprunt* portée dans les voies digestives. Mais il faut le reconnaître, ce n'est plus ici une simple dyspepsie, mais une dyspepsie compliquée, quelquefois même symptomatique, d'une affection du foie.

§ 3. — **Dyspepsie d'intensité moyenne, mais de durée longue.**

Cette forme de la dyspepsie se rencontre fréquemment. Les symptômes ne sont pas assez intenses pour suspendre les occupations ordinaires de la vie; mais ils la rendent constamment pénible, et, par intervalles, presque insupportable, par leurs exacerbations fréquentes. C'est, d'ailleurs, en particulier dans cette forme de dyspepsie qu'on voit se développer des symptômes d'hypocondrie; et, soit qu'ils dépendent uniquement des troubles digestifs, soit qu'ils se rattachent à des causes qui portent plus directement sur le système nerveux, telles qu'une disposition héréditaire, un tempérament nerveux, une tendance mélancolique de l'esprit, le désœuvrement physique et moral, causes plus puissantes encore d'hypocondrie que de dyspepsie, toujours est-il que le découragement vient s'ajouter aux

autres phénomènes de la maladie et en rend la guérison plus difficile. Comment, en effet, obtenir des malades la persévérance nécessaire dans le traitement d'un mal, dont l'effet le plus ordinaire est de déprimer l'espérance et d'inspirer un éloignement absolu pour cette vie physiquement et moralement active qui est la condition première de la guérison ?

De là, la nécessité de frapper leur imagination, et, dans ce but, en même temps qu'on insiste sur l'ensemble des moyens hygiéniques qui constituent le véritable traitement, de montrer à leurs yeux, comme moyen certain de guérison, quelque remède dont la nouveauté, la singularité ou simplement le nom, doive les frapper, fût-il dénué de toute propriété énergique, qu'il appartienne à l'hygiène ou à la matière médicale. Il n'est même pas inutile que son emploi présente quelque difficulté, telle que l'espace à franchir ou le temps à attendre pour se le procurer, etc.

Ainsi vers la fin de l'hiver, le lait qui sera le produit des herbes nouvelles, et dont il est facile d'exalter les qualités; les sucs d'herbes chicoracées ou autres, à l'époque où elles auront acquis toutes leurs vertus; les fruits rouges du printemps ou les raisins d'automne, pris en quantité déterminée, cueillis par les malades eux-mêmes, couverts de la rosée du matin, deviennent, aux yeux de quelques-uns, un remède puissant. Le temps qui doit s'é-

couler entre le moment où ces moyens leur sont conseillés et celui où ils pourront en faire usage augmente de beaucoup le prix qu'ils y attachent et n'est pas temps perdu, surtout lorsque, parmi leurs connaissances, ces malades en trouvent quelques-unes qui en ont éprouvé elles-mêmes de bons effets, ou qui ont entendu parler de guérisons obtenues de cette façon, et dont elles exaltent les merveilles. Du reste, ces sortes de cures, celle des raisins en particulier, si célèbre et si usitée au delà du Rhin; la cure des fruits rouges et du lait vernal, des sucs d'herbes printanières, ne sont pas sans effet sur les organes digestifs, surtout quand elles sont secondées, appuyées par l'observance simultanée de ces grandes règles hygiéniques que nous avons signalées. Mais il faut reconnaître aussi que, dans la forme hypocondriaque de la dyspepsie, elles constituent surtout un moyen puissant d'agir sur le moral abattu de certains sujets, de relever leur espérance, et de rendre au système nerveux, à l'appareil digestif, à l'organisme tout entier, une énergie qu'ils avaient perdue depuis longtemps. Ce même ordre de moyens n'est pas, non plus, sans utilité dans la simple dyspepsie, soit à raison de l'influence morale qu'il exerce, soit par l'action physique des eaux sur l'estomac.

A. Des eaux minérales dans le traitement des dyspepsies rebelles.

Dans la cure des dyspepsies rebelles, il est un autre ordre de moyens qui nous inspire une certaine confiance : nous voulons parler des *eaux minérales*, sans les présenter comme un remède certain contre une maladie qui n'en reconnaît pas. Elles ont ici une double action : celle d'abord que plusieurs d'entre elles déterminent à un degré quelconque et incontesté sur les voies digestives ; celle ensuite qu'elles exercent sur tout l'organisme, par leur composition et leur abondance, par les sécrétions diverses qu'elles provoquent et par un changement complet de toutes les habitudes de la vie, et c'est sur ce dernier point que j'insisterai particulièrement. Tout se trouve renouvelé autour du dyspeptique transporté à des sources minérales : il respire un air différent, il est soustrait à la sollicitude exagérée de sa famille et de ses amis ; les personnes qu'il rencontre ne sont pas disposées à entendre chaque jour de sa bouche les mêmes doléances ; force est donc pour lui de parler d'autre chose, de penser à autre chose qu'à ses maux. De là, un cercle d'idées *autre* et *meilleur*. Les substances alimentaires ont partout leurs différences, et surtout dans des lieux très-éloignés les uns des autres. La chair des animaux, le gibier, le poisson, les fruits, les légumes, le vin, l'eau commune elle-même, celle qu'on prend au re-

pas avec le vin, tout cela est différent à un degré quelconque, et ces différences sont très-sensibles pour les gens dont le palais est délicat. Mais c'est surtout la vie plus active qu'il mène aux eaux, la nécessité de se lever de bonne heure, de faire des promenades régulières, à pied, en voiture ; de chercher, hors de son gîte d'emprunt, des distractions qu'il n'y trouve pas ; de porter ses pensées sur cette foule qui va, qui vient, qui s'agite, et avec laquelle il faut aussi aller et venir, faire des excursions fréquentes dans des lieux plus ou moins éloignés, vers les plus beaux sites des environs : tout cela constitue un ensemble de conditions nouvelles dont la puissance est grande chez les dyspeptiques, comme chez les hypocondriaques, et qui entre pour une bonne part dans les bons effets qu'ils retirent des eaux minérales.

Considérées en elles-mêmes, je dois le répéter, ces eaux ne doivent pas être regardées, comme un simple but de voyage, et une occasion de mouvement et de distractions. Elles ont certainement une action, qui peut être bonne ou mauvaise, selon leur nature à elles-mêmes, et selon celle des maladies pour lesquelles on les conseille. On sait combien de gens désœuvrés se sont trouvés fort mal de l'usage de ces eaux, qu'ils prenaient par distraction, ou pour faire comme les personnes qui en avaient un besoin réel.

En règle générale, dans les dyspepsies, il est préférable de choisir parmi les eaux celles qui sont prises en bains, en douches, principalement ou mieux exclusivement, qui, par conséquent, n'imposent pas un nouveau travail aux organes digestifs déjà fort empêchés dans le travail nécessaire de la digestion. On s'abstient de celles qui sont prises surtout en boissons, sauf indications particulières. Rarement en effet, dans la dyspepsie, l'estomac peut recevoir et digérer, sans fatigue, une grande quantité d'eau, comme celle que l'usage a consacrée, à Ems, à Vichy, et dans la plupart des eaux en réputation. Je conseille plus volontiers Plombières, où il est d'usage de borner la cure aux bains et aux douches, sans y joindre l'emploi des eaux en boissons. L'air vif des Vosges, les promenades élevées qui circonscrivent de presque tous côtés la gorge où sont les sources, la magnificence des sites qui les entourent à quelques lieues de distance, concourent avec les qualités des eaux thermales aux excellents résultats que la plupart des dyspeptiques en obtiennent. La proximité de Bussang leur permet de prendre avec le vin; à leurs repas, cette dernière eau, qui ne fait pas partie nécessaire de la cure, mais qui est particulièrement indiquée, lorsqu'après une ou deux semaines de séjour à Plombières, les digestions restent encore laborieuses. Les bains de Plombières sont également utiles dans la dyspepsie gas-

trique ou intestinale, c'est surtout dans celle-ci (forme diarrhéique), que leur usage en boissons a paru contraire. Chez un certain nombre de malades, et en particulier chez un des plus grands ministres de la monarchie de Juillet, elles ont donné lieu, deux années de suite, à une inflammation dysentérique.

Après les eaux de Plombières, je placerais les eaux d'Ems en Allemagne; mais je recommande aux dyspeptiques d'en faire usage surtout en bains; de n'en user en boissons qu'en manière d'essai et avec une extrême réserve, et de résister aux prescriptions de purgatifs, trop souvent associés à l'usage de ces eaux.

La plupart des sources minérales, celles surtout qui sont situées dans les montagnes, ont été préconisées contre la langueur des digestions; l'air vif que les malades y respirent, a nécessairement sa part dans l'amélioration qu'elles apportent presque constamment aux symptômes de la dyspepsie.

B. Des modifications que réclame le traitement, dans les cas de diathèse rhumatismale ou herpétique.

Lorsque les antécédents des dyspeptiques révèlent en eux l'existence d'une diathèse herpétique ou rhumatismale, il y a lieu dans le choix des eaux minérales, de donner la préférence, dans le premier cas, à des eaux sulfureuses, comme celles d'Aix en Savoie, de Stakelberg en Suisse, d'Aix-la-Chapelle, etc.

Je ne placerais que sur le second rang les eaux également sulfureuses des Pyrénées, plus spécialement réservées pour les affections thoraciques et laryngées; à raison surtout de la fréquence des troubles intestinaux qui surviennent chez les personnes, même bien portantes, qui vont à ces eaux par distraction.

Dans le cas où la dyspepsie surviendrait chez un sujet rhumatisant ou goutteux, je donnerais la préférence aux eaux du mont d'Or, de Néris ou Bourbon-l'Archambault. Dans le cas de complication chlorotique chez les femmes, il convient de diriger les malades vers Spa, Schwalbach, Wiesbaden ou Soden (duché de Nassau), ou encore vers Soultzbad, en France. Les eaux de Vichy, de Carlsbaden, sont plus particulièrement indiquées soit contre la dyspepsie acide, dont le traitement fera le sujet d'un article particulier, soit dans le cas de coïncidence d'affection du foie.

Les eaux minérales ne sont pas un moyen de traitement qui puisse être recommandé à tous. Bien qu'à raison de la facilité actuelle des transports, et d'une certaine aisance répandue dans beaucoup de classes de la société, on ne puisse plus les regarder comme un moyen réservé à l'aristocratie et aux grandes fortunes financières; cependant habituellement ce n'est pas un moyen que le médecin puisse conseiller aux pauvres. Or, il faut bien aussi

penser à eux, dans un livre consacré au traitement d'un genre de maladies beaucoup moins communes chez eux, à raison surtout de leur vie active, que dans les classes aisées de la société, mais dont ils ne sont pas exempts.

Les eaux minérales ne leur sont pas toutefois absolument fermées. Dans la plupart des sources, il existe des établissements charitables où les pauvres sont admis gratis, ceux de la ville et des environs en particulier, et où ils viennent en grand nombre chercher leur guérison. Mais le plus souvent c'est pour des maux d'une tout autre nature que ceux qui font le sujet de cet écrit. Pour ceux qui sont atteints de troubles digestifs, qu'ils ont contractés dans les villes, sous l'influence d'une profession sédentaire, pour ceux-là, dis-je, quand les moyens ordinaires ont échoué, je regarde le *retour au pays natal* comme le remède le plus efficace contre un mal auquel une certaine tristesse, une sorte de nostalgie vient presque toujours s'ajouter. Un séjour de quelques mois dans la famille, au milieu des souvenirs et des émotions qu'éveille la vue des lieux où l'homme a passé son enfance, l'intérêt qu'il trouve à tout ce qu'il voit, dans son village, dans les lieux voisins, la sympathie dont il est entouré, tout cela exerce sur l'organisme une influence assez puissante pour remonter le moral et rendre leur énergie aux organes de la digestion.

§ 4. — **Traitement de la dyspepsie due à la faiblesse congénitale ou acquise des organes digestifs.**

Parmi les sujets que la faiblesse primordiale des organes digestifs oblige à se soumettre à un régime excessivement sévère, quelques-uns devront indéfiniment persévérer dans cette vie exceptionnelle qui est gênante pour tous, et plus pénible encore à ceux qui aiment les plaisirs de la table. Lorsqu'au contraire la faiblesse des organes digestifs est la conséquence d'écart de régime même multipliés, de l'abus des remèdes irritants et purgatifs, et qu'elle ne s'est développée qu'à une époque plus ou moins avancée de la vie, le rétablissement est le plus souvent possible, surtout quand la maladie n'a eu qu'une durée limitée, quelques années au plus par exemple ; mais cela, à la condition d'une soumission entière et prolongée aux règles de l'hygiène. Toutefois dans ces cas même de débilité *acquise* des organes digestifs, il arrive quelquefois que le rétablissement n'est pas parfait et que ceux même qui reprennent l'apparence d'une santé florissante, sont quelquefois dans l'absolue nécessité de suivre indéfiniment une diète aussi sévère que celle qu'on impose aux personnes actuellement malades. Le célèbre *Cornaro* en a présenté un exemple remarquable.

Relation de la maladie de Cornaro.

Après avoir mené jusqu'à trente-cinq ou quarante ans une vie fort intempérante, il expia ses écarts journaliers de régime par un état presque constant de souffrances, dont les voies digestives étaient manifestement le point de départ : douleurs d'estomac, soit insupportable, fièvre lente, insomnies, humeur chagrine, irritabilité. Après avoir essayé, sans succès aucun, de toutes les ressources de la pharmacie, il resta convaincu de l'insuffisance des médicaments, contre un état de souffrances et d'épuisement qui ne lui laissait presque aucun espoir de guérison. Cornaro voulut avoir un dernier avis des médecins : ceux-ci lui déclarèrent, avec beaucoup de sagesse, à mon sens, que son mal, qui avait résisté à tous les remèdes, pouvait encore céder au régime ; que le régime était sa seule *ancre* de salut. Il se résigna, non sans regret, ni sans effort, à suivre ce conseil.

Il se fit, en conséquence, une règle de ne prendre chaque jour que douze onces d'aliments solides, et quatorze onces de vin, partagées entre quatre repas, composés chacun de trois onces d'aliments et de trois onces et demie de vin nouveau, le vin vieux lui étant contraire. Ses aliments consistaient en pain, en soupes, en jaunes d'œufs, auxquels il ajoutait quelquefois un peu de viande. Une seule fois, il essaya, sur les instances de ses amis, d'augmenter

d'un sixième la quantité de ses aliments; il en fut immédiatement incommodé, et forcé de redescendre à son chiffre premier. Encore, à mesure qu'il avança dans la vie, diminua-t-il quelque chose de ce faible menu.

Pour beaucoup de gens, renoncer à manger selon leur goût et selon leur appétit, c'est se condamner à des privations intolérables, et une guérison achevée à pareil prix serait chose pire que le mal lui-même. Cornaro, qui a passé par ces deux épreuves, était loin de partager cette opinion. Le temps où il satisfaisait son appétit, aux dépens de sa santé, était pour lui un temps de misère, bien qu'il fût jeune encore. Le temps, au contraire, où, par une extrême sévérité de régime, il parvint à rétablir et à conserver sa santé, devint et resta la période la plus heureuse d'une vie qu'il a prolongée au delà de cent ans. Il n'est pas sans intérêt de l'entendre lui-même célébrer cette verte vieillesse, cette parfaite santé, chose d'un prix inestimable quand il la compare aux faibles sacrifices qu'elle lui imposait (1).

« Tous ceux qui me connaissent, dit-il, certifieront que la vie que je mène n'est pas une vie morte et languissante, mais une vie aussi heureuse qu'on puisse la souhaiter en ce monde.

« Ils diront que ma vigueur est encore assez

(1) *Conseils et exemples faciles pour vivre longtemps*, par Louis Cornaro, noble vénitien. Paris, 1772.

grande, à quatre-vingt-trois ans, pour monter seul à cheval, *sans avantage* (1); que non-seulement je descends hardiment un escalier, mais encore une montagne tout entière de mon pied; que je suis toujours gai, toujours content, toujours de belle humeur; que rien ne m'empêche de passer agréablement le temps et de goûter tous les plaisirs d'une société honnête. Je me promène dans mes jardins, le long de mes canaux et de mes espaliers, où je trouve toujours quelque petite chose à faire qui m'occupe et me divertit. Je prends quelquefois le divertissement de la chasse, mais d'une chasse qui convient à mon âge, comme celle du chien couchant et du basset.

« Je vais quelquefois rendre visite à mes amis dans les villes voisines. Je visite les édifices publics, les palais, les jardins, les antiquités, les places, les églises, les fortifications, n'oubliant aucun endroit où je puisse contenter ma curiosité ou acquérir quelque nouvelle connaissance.

« Enfin, les plaisirs que je prends ne sont pas imparfaits par la faiblesse des organes. Je vois et j'entends aussi bien que j'aie jamais fait; tous mes sens sont aussi libres et aussi complets qu'ils aient jamais été, particulièrement le goût, que j'ai meilleur, avec le peu que je mange à présent, que je ne

(1) *Avantage* se dit d'une saillie du sol, d'une pierre ou de quelque autre objet qui élève le cavalier et lui permet de monter plus facilement sur son cheval.

l'avais lorsque j'étais esclave des voluptés de la table. — J'ai conservé toutes mes dents.

« Le changement de lit ne m'empêche pas de dormir; je dors partout tranquillement, et, si je rêve, je ne fais que des songes agréables.

« S'il m'est permis de citer des bagatelles en traitant un sujet comme celui-ci, je dirai qu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, la *vie sobre* m'a conservé assez de liberté d'esprit et assez de gaieté pour composer une comédie qui, sans choquer les bonnes mœurs, est fort divertissante.

« Pour comble de bonheur, j'ai onze petits-enfants. Je m'amuse à badiner avec les cadets, les enfants de trois à cinq ans étant ordinairement de petits bouffons assez divertissants. Ceux qui sont plus âgés me tiennent meilleure compagnie; je les fais souvent chanter et jouer des instruments; je me mêle quelquefois dans leurs concerts, et j'ose dire que je chante et que je soutiens ma voix mieux que je n'ai jamais fait. Ma mémoire et mon cœur sont à présent ce qu'ils étaient dans les plus belles années de mon adolescence, et mon jugement n'a rien perdu de sa netteté ni de sa force. Je suis persuadé que cela vient de la diminution que je fais des aliments à mesure que je vieillis.

« Je suis né fort bilieux, et par conséquent fort prompt; je m'emportais, je brusquais tout le monde; j'étais si insupportable, que beaucoup d'hon-

nêtes gens évitaient de me fréquenter. — Par le secours de la vie sobre, je suis devenu si modéré qu'on ne s'aperçoit plus de ma disposition première.

« Cela s'appelle-t-il une vieillesse incommode et caduque? Je ne changerais pas d'âge et de vie contre la plus florissante jeunesse, qui ne refuse rien à ses sens, étant sûr qu'elle est sujette à une infinité de maux. »

L'exemple de Cornaro a cela d'encourageant qu'avec une très-petite quantité d'aliments il a pu non-seulement vivre, mais vivre agréablement et longtemps. Toutefois, il faut reconnaître qu'il est peu de cas où un régime aussi sévère soit indispensable pour rétablir un estomac débilité, si ce n'est pour un temps limité et pendant la période intense du mal. Au delà de ces conditions, une diète aussi rigoureuse n'est pas nécessaire; je dirai même qu'elle pourrait être nuisible. Elle entraînerait tous les inconvénients qui résultent d'une alimentation insuffisante. Cornaro constitue une exception, et non pas une règle. J'ajouterai même qu'il est douteux pour moi que ce régime auquel il s'était réduit fût absolument nécessaire et dût être aussi prolongé, et que l'essai infructueux qu'il fit une fois d'augmenter ses aliments n'eût pu et dû être recommencé avec chances d'un meilleur résultat, surtout dans les premiers temps qui suivirent son rétablissement.

Plus tard, l'habitude était prise ; le résultat de cette diète était si complètement satisfaisant, les forces et le bien-être étaient si complets, qu'il y avait peut-être sagesse à ne pas chercher un mieux incertain.

Dans le cas où la dyspepsie reconnaît pour cause la faiblesse primordiale ou acquise des organes digestifs, la maladie offre plus de résistance, exige un traitement plus long, un concours plus complet de tous les moyens hygiéniques, un régime plus sévère et une progression plus lente dans l'augmentation graduelle des aliments. Aussi, dans cette forme de dyspepsie, est-il souvent nécessaire de joindre au régime l'usage de quelques remèdes dits stomachiques, et particulièrement d'infusions ou d'extraits amers pris, quelques minutes avant le repas, comme ceux de petite centaurée, de quinquina, d'angélique ou de genièvre; d'associer à quelque eau gazeuse ou légèrement alcaline, comme celles de Bussang, de Pougues, de Soultzmath, un peu de vin vieux; de faire prendre même, au milieu des repas, pour que son mélange avec les aliments en adoucisse l'action sur l'estomac, un peu de vin pur, tel que bordeaux, bourgogne ou même muscat.

§ 5. — **Traitement de la dyspepsie par irritabilité des organes digestifs.**

L'extrême *irritabilité des organes digestifs* peut, comme leur débilité, devenir une véritable cause de

dyspepsie. Il n'est pas rare même que ces deux dispositions morbides se présentent réunies chez un même sujet, et concourent chacune à leur manière à troubler les digestions.

Cette irritabilité de l'estomac se révèle principalement par l'impression vive qui suit l'ingestion des aliments et des boissons, et cesse généralement assez promptement. Elle se confond presque avec la dyspepsie gastralgique; elle en diffère comme la sensibilité diffère de la douleur; elle en diffère encore parce qu'il n'y a pas de crises aiguës, survenant quelquefois en dehors des repas, comme dans la gastralgie.

Elle réclame un choix d'aliments très-doux, une diminution dans leur quantité, et dans quelques cas l'usage d'un léger calmant avant leur ingestion, tel que la décoction de tête de pavot, une petite dose de codéine ou d'opium, le sous-nitrate de bismuth, etc.

ARTICLE III.

§ 1. — **Du traitement des dyspepsies de formes spéciales.**

DU TRAITEMENT DE LA DYSPEPSIE FLATULENTE.

La dyspepsie flatulente, comme nous l'avons vu, se montre particulièrement chez les personnes très-sédentaires, chez celles qui usent d'aliments grossiers, en quantité trop grande, chez celles enfin dont